

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 51

Artikel: Les derniers combats de l'ancienne Berne : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182031>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

meux. — Il n'en connaît que deux, la *couleuvre* et la *vipère* !

Demande : Quelle différence y a-t-il entre la *vipère* et la *couleuvre* ?

Réponse : La *couleuvre* mord par la bouche, tandis que la *vipère* mord par la queue !

Quoiqu'il ait fait preuve de connaissances à peu près semblables dans les autres branches concernant sa vocation, l'on a dû lui accorder une patente locale, afin de satisfaire une population qui le réclamait à grands cris.

Depuis lors, deux ou trois vétérinaires allemands, pouvant rivaliser avec lui pour la science, mais inocupés chez eux, ont également obtenu le privilège de pratiquer leur art dans le canton, malgré des examens pitoyables, toujours pour contenter des populations qui ne savent pas encore que la bonne mère nature toute seule est bien préférable, pour guérir des malades, à des individus incapables et ignorants.

Quant à M. Medicus, nous ne pensons pas qu'il puisse faire de bonnes affaires dans notre canton, car les nombreux Vaudois qui se vouent maintenant aux carrières libérales sont ennemis des titres, et ce n'est qu'à la suite d'études longues, conscientieuses, et après avoir passé par la filière des examens locaux qu'ils se décident de venir modestement et sans réclame offrir leur part de science à leurs concitoyens.

— Begnins, le 3 décembre 1872.

C. M.



Les derniers combats de l'ancienne Berne.

IX

Avant le jour, on entendit de loin les coups de feu, qui se rapprochaient toujours davantage. Le soleil se leva brillant : « Je le vois se lever, je ne le verrai pas se coucher, » dit d'Erlach à Varicourt. Bientôt apparurent les hussards français, suivis de la 14^e demi-brigade d'infanterie, la fameuse *légion noire*. Accueillis par des décharges à mitraille, les ennemis s'arrêtèrent un instant. Schauenbourg, qui ne négligeait dans sa marche aucune des précautions de la guerre, détacha quelques compagnies pour escalader les rochers, d'autres troupes à travers le marais, et plaça en face un ou deux obusiers. Ces mouvements s'exécutant avec un parfait ensemble, en un clin d'œil les Bernois furent tournés. En vain essayèrent-ils d'envoyer sur la gauche une partie du bataillon Tillier ; pour arrêter les Français, ils auraient dû être soutenus du côté de Hofwyl, et ce poste était abandonné. Néanmoins, ils firent bonne contenance. L'autre moitié du bataillon Tillier luttait, il est vrai, sans vigueur ; beaucoup de soldats se tournèrent à chaque décharge, sortant de leur poche des livres de prières ou même des bouteilles d'eau-de-vie, et attendaient la mort les mains jointes : mais la réserve de Daxelhofer se battait avec courage, et les canonniers du lieutenant de Rodt, malgré un obus qui avait fait sauter leur caisson et tué un homme, manœuvraient comme à l'exercice.

Depuis longtemps, la position était enlevée que beaucoup résistaient encore ; l'avoyer Steiguer, assis sur un tronc d'arbre en arrière du peloton du drapeau, attendait, morne et silencieux, quelque balle désirée qui le fit descendre au tombeau en même temps que sa patrie. Les balles françaises l'épargnèrent ; elles épargnèrent aussi d'Erlach, qui faisait pour rallier ses soldats des efforts héroïques. Quand on entraîna Steiguer vers sa voiture, il se trouvait presque seul.

Tout avait fui ; aux portes de la ville, à l'entrée du Breitfeld, d'Erlach essaya encore une fois de rallier ses troupes ; quelques boulets, tirés de derrière par une batterie bernoise et qui vinrent tomber dans leurs rangs, les jetèrent dans un désordre complet. Dès lors, ce ne fut plus qu'une déroute ; la masse se précipita sur la droite, du côté de la Schosshalde, pour gagner le chemin de Thoune ; quelques officiers, d'Effinguer, Steck, restés seuls sur la plaine avec une pièce de gros calibre, y mirent tranquillement le feu avec de l'amadou, la rechargèrent de nouveau en vue des hussards ennemis, pour ne pas laisser aux Français leur dernière cartouche.

Cependant Schauenbourg avançait ; les hussards se montraient en vue de la ville, et Berne, emportée d'assaut, allait être livrée à toutes les horreurs de la guerre, lorsqu'un jeune officier, Emmanuel de Watteville de Landshout, s'élança de son chef et seul au milieu du combat qui durait encore, parvint jusqu'à Schauenbourg et obtint une capitulation qui garantissait la vie et les propriétés. Il était environ midi. A une heure, les troupes françaises faisaient leur entrée dans cette fière cité, qui depuis sa fondation n'avait jamais vu un ennemi dans ses murs.

Les officiers fugitifs se dirigeaient vers l'Oberland, où d'Erlach espérait encore pouvoir prolonger la résistance ; mais il est rencontré par un bataillon de réserve de l'Oberland qui accourait au secours de Berne. « Voilà le premier des traitres ! » s'écrient les soldats furieux et ivres. En vain le général veut-il les adoucir ; des coups de crosse renversent tout à coup le malheureux d'Erlach. Mille coups de baïonnettes l'achèvent, et on le laisse gisant dans un fossé. Steiguer, qui passa peu après, faillit éprouver le même sort. Il parvint jusqu'à Thoune, et de là se rendit dans les Petits Cantons, brisé, mais conservant encore l'espoir de relever sa patrie.

D'autres événements avaient eu lieu le 5 mars. Le colonel de Rovéréa commandait à Aarberg sa légion romande, composée de Vaudois restés fidèles à Berne, et quelques troupes du pays allemand. Il voulait faire une diversion hardie sur Buren ; il partit, dut rebrousser chemin, trompé par de faux rapports, et à peine avait-il reconduit à Aarberg sa troupe fatiguée, qu'une attaque des Français du côté de Nidau les reporta en avant. Rovéréa trouva l'ennemi sur la hauteur de St-Nicolas. Joyeux de le rencontrer enfin, ses Romands l'attaquèrent avec impétuosité, malgré le désavantage de la position et du nombre. Une batterie française cachée derrière des abattis, des tirailleurs postés dans un bois sur

la gauche leur faisaient beaucoup de mal ; néanmoins, ils continuaient d'avancer et allaient succomber glorieusement, lorsqu'un parlementaire apparut, portant l'ordre de cesser les hostilités. De Rovéréa ramena sa troupe en bon ordre, étonnant l'ennemi par sa ferme contenance. Mais il fallait songer à la sauver ; ses soldats étaient Vaudois, et Brune voulait les traiter en rebelles. Sans perdre de temps, le colonel va proposer aux Zuricois de faire avec lui une trouée au travers des Français ; sur leur refus, il conduit ses troupes à Anet, vers la frontière neuchâteloise, et parvient quelques jours après, par son adresse, à conclure avec Schauenbourg une capitulation qui lui permet de licencier ses soldats.

Sur la ligne du sud, les chefs bernois s'étaient préparés à prendre l'offensive le matin du 5 mars ; mais, comme d'ordinaire, ils se laissèrent prévenir. Tandis que la brigade Rampon restait en observation du côté de Gumminen, Pigeon, avec la colonne de droite, devait diriger une fausse attaque sur Laupen et se porter ensuite à Neueneck.

Le 5, à 2 heures du matin, les Français arrivant de Bœsinguen trouvèrent à Laupen les Bernois sous les armes. Au premier choc, ils eurent l'avantage. Les uns emportent le pont, d'autres traversent la Singine, refoulent les chasseurs du jeune capitaine May et pénètrent avec eux dans la ville. Mais là ils trouvent le reste des troupes bernoises, sont repoussés ou tués après une courte mêlée. Les Bernois reprennent le pont, le perdent de nouveau, et enfin, renforcés par le hataillon oberlandais Wurstemberguer, le meilleur de l'armée, prennent énergiquement l'offensive. À ce moment, les Français, se voyant aux prises avec une force respectable, se retirèrent sur les hauteurs de Bœsinguen.

Pigeon avait été plus heureux à Neueneck. Là se trouvaient environ 1,800 Bernois, trois bataillons et quelques compagnies isolées, avec 12 pièces de canon, sous le commandement de Graffenried. Trois compagnies, dont deux formées des volontaires de Berne et de Zofingue, gardaient avec deux canons le pont de la Singine ; le gros de l'infanterie et 10 pièces occupaient la hauteur au nord, à mi-côte des collines qui descendent vers la rivière ; à Wangen, au bord de la grande forêt qui s'étend jusque près de Berne, était postée en réserve la compagnie de carabiniers Tscharner. Mais de Graffenried, à son arrivée, avait trouvé la troupe dans un état peu rassurant. La plupart des soldats étaient ivres ; les habitants de la contrée avaient apporté du vin par barquets. Le commandant se contenta de faire occuper le pont ; du reste, point d'avant-postes, point de reconnaissances ; il pensait attaquer.

(*La fin au prochain numéro.*)

Petit dictionnaire patois.

ABERDZI. Donner l'hospitalité, héberger, recevoir dans sa chambre. En ce dernier sens, il se dit des filles à marier qui reçoivent de nuit la visite d'un garçon.

A BETZEVET. L'un à la tête, l'autre aux pieds ; à deux chevets ; — *coucher à betzvet.*

ACUTARE. Ecouteur, celui ou celle qui écoute aux portes, aux fenêtres. *Lê zécutare ne valion pas mé ke le lare* ; les écouteurs ne valent pas mieux que les larrons.

ADIUIVO, ATSIVO. Salutation très usitée qui signifie : *A Dieu soyez.*

AIGUE, EIGUE, IVOUE, IVE, AVE. Eau. Ce mot, qui varie presque à chaque fontaine, entre dans la composition du nom de plusieurs ruisseaux et villages : *Nerive*, eau noire ; *Albive*, eau blanche ; *Rogivue*, eau rouge ; *Ballaigue*, belle eau, etc.

AISE. Ce mot se dit des outils du charpentier, du menuisier, du serrurier, et en général de tous les outils employés pour la main d'œuvre. *Djamé crouio ovrai n'a trova de bouinne aise* ; jamais mauvais ouvrier n'a trouvé de bons outils.

AKORDAIRON. Petit accord. Un garçon qui propose à une fille de l'épouser lui dit : *No fo faire on bokon d'akordairon.*

AKOUAINTANCE. Familiarité, liaison amicale ou amoureuse. Dans nos campagnes, on dit poliment d'une fille qui est dans une position intéressante : *L'a zu dei zacouintance avoué on tô* ; elle a eu des familiarités avec un tel.

ATRIAU. Petite farce de forme ronde faite de viande de porc. — On dit aussi à une fille dont le mouchoir entr'ouvert laisse voir la gorge : *Catze don té zatriau.*

BANDERETTA. Girouette aux armes de la seigneurie, élevée sur un poteau dans les places publiques, avec défense de faire tourner à coups de pierres. A ce même poteau était souvent attaché le *carcan*. Faire la *banderetta* ou le *banderet*, c'est se tenir sur la tête, les pieds en haut. Ce tour s'appelle aussi *pièce droite*.

BARDJAKA. Femme babillarde, indiscrette.

BARKETTA. Petite barque, bateau. — Un montagnard de Bullét, village à deux lieues au-dessus d'Yverdon, étant entré dans un bateau et se rendant importun, le patron le fit descendre ; alors, se campant fièrement sur le rivage, le paysan lui cria : *Vein lei pî ein Bullet avoué ta beugre de barquette, on te trovera preu* ; viens-y seulement à Bullet avec ton b..... de bateau, on te trouvera bien.

THÉÂTRE

Il ne nous reste que très peu de temps et d'espace pour parler de la représentation de jeudi dernier ; nous nous bornerons à dire qu'elle paraît avoir fait grand plaisir et laissé une excellente impression. Aussi pouvons-nous considérer les applaudissements unanimes et les nombreux rappels qui l'ont accueillie comme une énergique protestation du public contre les critiques, aussi peu convenables dans la forme qu'inopportunes dans le fond, adressées dernièrement à MM. Lejeune et Vaslin. Il est vrai que ces critiques, qui ne sont dues, croyons-nous, qu'à quelques petits mécontentements personnels, sont bien loin d'être l'écho de la population de notre ville ; mais elles n'en sont pas moins plus nuisibles qu'utiles à la cause du théâtre.